

Michel Eyquem de Montaigne

Écrivain français (château de Montaigne, aujourd'hui commune de Saint-Michel-de-Montaigne, Dordogne, 1533 – *id.* 1592). Sa famille s'était enrichie par le négoce, et la seigneurie de Montaigne (ou de la Montagne) n'avait été achetée que par son arrière-grand-père, Ramòn Eyquem (1477). Son père fut le premier à vivre sur un train de gentilhomme ; sa mère, Antoinette de Louppes (ou Lòpez), descendait peut-être d'une famille juive qui avait fui les persécutions en Espagne. Montaigne reçoit une solide éducation : son précepteur allemand Horstanus ne s'adresse à lui qu'en latin. À six ans, il entre au collège de Guyenne à Bordeaux, où enseignent de grands maîtres tels Buchanan, puis fréquente la faculté des arts de Bordeaux, où professe Muret. Après avoir étudié le droit, sans doute à Toulouse (1549), il devient conseiller à la cour des aides de Périgueux (1554), puis au parlement de Bordeaux (1557). C'est là qu'à lieu sa rencontre avec son « frère » d'élection, Étienne de La Boétie, à qui il vouera une indéfectible amitié. Éprouvant peu d'enthousiasme pour ses fonctions, il fréquente la Cour : il accompagne François II à Bar-le-Duc et Charles IX au siège de Rouen tenu par les protestants (1562). Son mariage avec Françoise de la Chassaigne, à laquelle il est loin de porter un grand amour, date de 1565. La mort de son père (1568) lui laisse un titre et des terres, et il peut vendre sa charge à Florimond de Raemond (1570). Dès 1569, il a publié, selon un vœu de son père, une traduction de la *Theologia naturalis* de Raymond Sebon, qui prétendait fonder la loi chrétienne sur la raison. En 1571 paraît par ses soins une édition d'œuvres de La Boétie (dont *la Ménagerie de Xéno-phon*) ; il se rend la même année à Paris, reçoit le collier de l'ordre de Saint-Michel, puis se retire dans son domaine. Installé dans sa « librairie », il commence à dicter les premiers *Essais* (1572). Son travail est interrompu quelque temps en 1574, à l'occasion de la quatrième guerre de Religion. En 1580 paraît la première édition des *Essais*, limitée alors aux deux premiers livres. Pour tenter de trouver des eaux salu- taires à sa gravelle et également pour des raisons di-

plomatiques, il entreprend un long voyage à travers l'Europe, du 22 juin 1580 au 30 novembre 1581. Il prend les eaux à Plombières et à Bade, visite la Bavière et traverse l'Autriche avant de descendre vers l'Italie. Son séjour dans la péninsule se prolonge toute l'année 1581. Il s'enorgueillit de recevoir à Rome des lettres de bourgeoisie. Ses notes intimes, qui consignent par le menu ses coliques et ses maux de vessie aussi bien que ses promenades archéologiques, sont rassemblées dans son *Journal de voyage*, rédigé partiellement en italien et publié pour la première fois par Meusnier de Querlon en 1774.

Ayant appris à Lucques son élection à la mairie de Bordeaux, il remplit sa charge en magistrat consciencieux (1581-1583), est réélu pour une seconde période (1583-1585). Durant ces deux années de troubles civils, Montaigne ménage habilement l'intérêt de la ville dont il a la charge. Il reçoit Henri de Navarre en 1584, se rapproche aussi du duc de Matignon, gouverneur de Guyenne, dévoué à Henri III. C'est ainsi qu'il peut déjouer les intrigues de la Ligue (1585). La même année, comme la peste sévit à Bordeaux, Montaigne s'en tient prudemment éloigné. Il achève enfin la deuxième édition des *Essais*, qui paraissent, accrus de nombreuses additions et d'un troisième livre (1588). Il se lie vers la même époque avec P. Charron, son futur compilateur, et M^{lle} de Gournay, sa « fille d'alliance ». Lors d'un voyage à Paris (1588), il est dévalisé, puis embastillé au cours des troubles qui suivent la journée des Barricades. Ses dernières années sont consacrées à préparer une nouvelle édition des *Essais*, qui sera publiée, avec des imperfections, par P. de Brach et M^{lle} de Gournay (1595).

Né dans le siècle de l'humanisme, mais appartenant à une période de crise politique et intellectuelle, Montaigne n'a pas l'enthousiasme encyclopédique qui animait parfois Rabelais. Le catalogue des objets de savoir que l'on trouve par exemple dans l'*Apologie de Raymond Sebon* ne vise qu'à démontrer la faiblesse malade de la raison humaine. Incapable de « se connaître soi-même », selon le vœu socratique, comment l'homme pourrait-il connaître « tout autre

chose » ? D'où la question éternellement ouverte à laquelle se ramène la devise choisie par Montaigne : « Que sais-je » ?

Dès lors, la peinture n'est plus des essences, mais du « passage », de la métamorphose continuelle d'une facette de la réalité à une autre. C'est à ce prix du reste. C'est à ce prix du reste que tout homme porte en soi « la forme entière de l'humaine condition ». Le scepticisme ouvre le champ à la « diversité », que traduit poétiquement un style coupé, relançant d'images en équivoques d'incessantes digressions. Ni

stoïcien, ni épicurien, ni même sceptique pur, Montaigne ne se réfère aux grandes doctrines eudémonologiques de l'Antiquité que pour jouer en définitive des unes contre les autres en une forme ouverte et dialogique, qui rend possible le libre d'une parole d'auteur.



Michel de Montaigne
peinture anonyme
de la seconde moitié du XVI^e s.
musée Condé, Chantilly

- *Iconographie.* Le seul portrait contemporain de Montaigne doit être celui du musée de Chantilly (cf. photo), peint par un anonyme de l'École française. Parmi les effigies rétrospectives, on peut citer les bustes par Bridan père et par Deseine (Versailles), les statues de Gilbert Auguste Privat (Périgueux) et de Landowski (square Paul-Painlevé, Paris), des gravures comme celle d'Étienne Ficquet (XVIII^e siècle).